

## Jean-François Lavis et Claire Billen

Claire Billen est historienne, professeur à l'U.L.B.  
Jean-François Lavis est sociologue, coordinateur de la Plate-Forme  
de concertation de la Région du Centre pour la santé mentale

aide sociale

# Petit groupe, écriture et histoire

*En 2002, dans la Région du Centre, le Centre public d'action sociale a mis en place un atelier d'écriture destiné à réinsérer et à resocialiser ses participants. Que devient la pratique de l'écriture lorsqu'elle est imposée, lorsqu'elle est une technique en vue des objectifs propres à l'aide sociale? Deux séances d'histoire de l'invention de l'écriture ont permis aux participants une vision neuve: l'écriture, c'est l'acquisition possible d'une position individuelle.*

---

L'atelier « Parlécriture » est un atelier mis en place par la responsable du service social d'un C.P.A.S. Le contexte dans lequel s'inscrit l'atelier est donc celui de l'aide sociale. La Région wallonne finance l'atelier. Les animateurs sont rétribués.

Dans pareil contexte, il n'est pas seulement question d'écrire pour écrire. La réussite ou l'échec de l'atelier sera estimé à l'aune de discours et de pratiques en vigueur dans les instances de la politique sociale et de la santé. Parmi ces discours et ces pratiques: la réinsertion ou encore la socialisation: mots d'ordre auxquels l'ai-

de sociale en appelle dès qu'il n'est pas question de catégories ou d'allocations.

Sans entrer dans les détails, proposons que l'on entende par « réinsertion » le retour durable et stable d'individus socialement, économiquement et psychologiquement dépendants à une existence aussi autonome que possible. L'autonomie désignant ici l'inscription de l'expérience dans les mondes multiples et séparés de la cité. Quant à la socialisation, c'est une explicitation et une mise en pratique des conditions nécessaires à l'autonomie. En effet, on entend par « socialisation » l'acquisition d'attitudes qui permettraient de s'adapter à une série de contraintes de la vie contemporaine (résistance minimum à la lassitude, ponctualité, politesse minimale, soins élémentaires de la personne, égalité d'humeur, modération relative des propos, souplesse du comportement, estime de soi, conviction que l'on est utile...). La non-observation de ces contraintes handicape la participation effective à un milieu de vie partagé avec d'autres. Le refus ou l'ignorance de ces contraintes retentit négativement sur toute participation individuelle à une vie collective, que celle-ci appartienne ou non à l'univers du travail.

L'allusion aux mots d'ordre de l'aide sociale — réinsertion, socialisation — laisse entrevoir les intentions des organisateurs de l'atelier et des bailleurs de fonds reconnaissant la légitimité du projet. Ces deux mots d'ordre deviennent les étendards auxquels l'actualisation du projet d'atelier doit se rallier. Les deux

mots d'ordre forment, comme on dit, le cadre au sein duquel ont à s'insérer les séances de l'atelier « Parlécriture ». Que deviennent ces mots d'ordre dès l'instant où l'atelier est engagé? Dès l'instant où il n'est plus question d'intention, mais de dynamique d'un petit groupe réuni une fois par semaine pour écrire? Que résulte-t-il de ces mots d'ordre au terme des séances?

## ÉVALUATION

Le propos ne sera pas de mettre en exergue la pédagogie appliquée au long des douze séances qui se sont succédé de janvier à mai 2002. La réflexion développée n'est en rien l'ébauche d'un manuel destiné à de futurs animateurs. Le propos ne sera pas non plus le commentaire de textes produits par les participants, celles et ceux que l'on appellera les écrivains. Il ne s'agit pas de faire un article d'ambiance et de remémorer des moments forts et intenses. Ce serait impudique. Ce qui s'est vécu ne doit pas être transmis, ont dit les écrivains. Positivement, le propos sera de généralisation: réfléchir sur la pratique d'écriture quand elle devient activité en groupe, proposée de surcroît à des « bénéficiaires » de l'aide sociale, c'est-à-dire cautionnée et obligée par les instances de la politique sociale et de la santé. C'est donc une évaluation de l'atelier « Parlécriture » que nous allons proposer. Procéder à une évaluation, c'est construire un raisonnement qui vise à saisir la singularité d'un projet (son *comment*) et à en circonscrire la raison (son *pourquoi*). La question du *comment* revient à l'animateur. C'est à lui que revient le

développement d'une pédagogie adéquate. Cette pédagogie, nous ne la commenterons pas. Quant à la question du *pour-quoi*, celle de la portée évènementielle, elle est au centre de l'interrogation de l'historienne et du sociologue.

### LES LIEUX COMMUNS

D'emblée, dissipons un malentendu. Il est faux de dire que l'écriture intimide, voire terrorise. Sans doute l'aide sociale est-elle peuplée de femmes et d'hommes qui écrivent et lisent malaisément. Simplement, dire sans restriction que l'écriture fait reculer, fait peur, freine... est faux. Depuis de nombreuses années, des vocables comme « expression » ou encore « création » ont fait leur entrée dans les dispositifs de l'aide sociale. Peut-être les appréhensions sans équivoque surgissent-elles lors de la phase préparatoire, lorsque les premiers contacts sont pris? Bref, lors de la phase de sensibilisation.

Il faut tordre le cou aux lieux communs. Ceux-ci ne résistent d'ailleurs pas à l'atelier comme situation vécue en groupe et chacun pour soi. Par exemple, si l'écriture suscite l'image et, plus encore, l'angoisse de la page blanche, l'écriture fait connaître aussi le vertige des pages noircies et donc des flux qui vous emportent et vous font éprouver des sensations excitantes. La mise à distance des lieux communs est une condition à satisfaire pour souligner ce qu'est un atelier d'écriture. À cette fin, voici un relevé d'observations. Elles permettront de se dégager de l'emprise des lieux communs sans pour autant faire l'impasse sur leurs significations.

### LES OBSERVATIONS

Ce que l'on ressent et qui se donne à entendre lors des séances, c'est la contrainte d'une culture intériorisée. Précisément, la contrainte d'un modèle d'écriture qui, dès les premiers instants de la première séance, conduit à qualifier les odeurs de « fétides » et aussi la présence d'une morale qui pousse à considérer comme « fautive » l'écriture avec un seul « t » du mot « charrette ».

Le modèle n'opère pas seulement en reflétant des qualificatifs tout prêts. Certes, il y a bien un lexique qui s'impose et qui, pour l'écrivain, va de soi. Lexique conventionnellement perçu comme étranger au langage oral et, par suite, devenant, comme par enchantement, conforme aux usages et aux règles de ce que serait la Littérature, la vraie. Plus encore, il y aurait une syntaxe de base et une structure discursive canonique en trois temps (introduction, développement, chute).

Le modèle qui opère, basique, indifférent aux usages et au lieu d'écriture, est celui d'une langue écrite codifiée. À travers lui, c'est une hiérarchie sociale qui s'installe: d'un côté, celles et ceux qui maîtrisent la codification (et sont en mesure de s'en affranchir) et, de l'autre, celles et ceux qui ne la maîtrisent pas suffisamment et, à des degrés divers de naïveté, en sont les serviteurs serviles. Qu'ils en aient conscience ou non, les écrivains ne sont jamais seuls face à la page blanche. Un bras social dirige leur plume.

La violence qu'exerce le modèle est audible. L'autodénigrement devient ré-

flexe. Peut-être faut-il y voir une réaction obligée? Réflexe socialement imposé dans la mesure où le plaisir ressenti concerne une activité sinon étrangère, du moins exotique. Mon imagination se libère, mais, en contrepartie, je fais précéder la lecture de ma production d'une remarque la minimisant: ne faites pas attention, ce n'est que ça.

Les encouragements de l'animatrice à la fois atténuent l'autodénigrement et, en même temps, le suscitent. C'est drôle. Tu m'encourages à lire mon texte, mais il n'est pas à la hauteur d'une parole prononcée. Quant à l'imagination, plus les consignes sont strictes, plus l'écriture de chacun tend à se libérer. C'est paradoxal. Exigez de moi le respect de consignes laissant peu de liberté et vous verrez que mon imagination se déroulera.

La signification des lieux communs et de tout ce qui apparaît comme convenu dans les gestes d'écriture seraient à chercher du côté d'un ordre social intériorisé. Mais pourquoi les lieux communs cèdent-ils face à l'évènement de chaque séance? Bien sûr, il y a la pédagogie de l'animatrice: sa bienveillance et son habileté à faire jaillir des mots. Travail préparatoire à chaque séance: photos à commenter, thèmes à développer, exercices à proposer.

À l'ingéniosité pédagogique de l'animatrice, ajoutons le groupe. Pour chacun des écrivains, le groupe devient soutenant. Les impositions sous-jacentes au modèle pèsent sur chacun pris individuellement, mais le groupe modère le poids des impositions. Le groupe protège des contraintes inhérentes au modèle, il affai-

blit leur puissance inhibitrice. Contraintes et obligations du genre: je dois trouver une fin pour mon texte, il doit être cohérent. Le groupe est tampon. Il met de l'aisance là où l'écriture se vit comme succession de contraintes à appliquer. Il contre aussi les compulsions à l'autodénigrement et pousse chacun à se surpasser. Le groupe agit comme force d'engagement collective dans l'écriture que chacun déploie.

Le groupe est à ce point soutenant que s'adonner à l'écriture solitaire exige un effort considérable. C'est chez soi que l'on vérifie la difficulté du geste singulier en l'absence du soutien du groupe. Ce qui se passe lors de la séance n'est pas reproductible à la maison. Cette impossibilité peut être vue de façon optimiste: pour certains, l'écriture devient une affaire qui mérite d'être prolongée au-delà des séances. Elle n'est pas simple passe-temps. Prolonger, poursuivre, ce n'est pas seulement conserver des traces écrites. Poursuivre, c'est maintenir le geste d'écriture au-delà des séances qui nous réunissent. Poursuivre, c'est continuer un geste, maintenir une posture.

Mais, encore une fois, qu'il est difficile de se passer du groupe. Et, en même temps, le seul exercice de rédaction à trois a démontré toute la difficulté, voire la pénibilité qu'il y a à faire entrer en composition les écritures respectives de chacun. Telle qualification proposée par le premier est jugée insupportable par le deuxième et tournée en dérision par le troisième. C'est vrai, n'est-ce pas, qu'il est inacceptable de qualifier une *nuque de catholique...*

## OÙ IL EST QUESTION DE CONFIANCE EN SOI

Les observations contrebalancent les lieux communs. Ceux-ci n'entravent pas la dynamique du groupe, mais seraient significatifs d'un ordre social intériorisé. Nous sommes entrés dans le vif du sujet. Envisageons maintenant les justifications à l'appui de l'organisation d'un atelier d'écriture dans l'aide sociale. Les réponses communément apportées se déclinent généralement en termes de *confiance en soi*. Produire à jets continus des séquences d'écriture et, dans la foulée, les lire à haute voix aideraient à retrouver une confiance en soi malmenée par divers événements, voire par toute une histoire. Comment comprendre ce leitmotiv justificatif de la confiance en soi ?

On a évoqué ci-dessus la force d'imposition du modèle. C'est vrai qu'il affleure aussi bien dans l'écriture que dans les commentaires qui la suivent. L'écriture est toujours une lutte. Lutte sournoise et non frontale. L'écrivain est penché sur sa feuille. Silence. Les mots lui viennent. Survient le moment d'hésitation. L'écrivain se demande : vais-je aller plus loin ? Ces quelques lignes que je viens d'écrire, n'est-ce pas assez pour moi ? N'est-ce pas suffisant ? Ce suspens, cette irrésolution sont l'amorce d'une lutte que l'individu va peut-être accepter de livrer. L'écriture arrive. Peut-être la promesse de rédaction va-t-elle être tenue ? Peut-être même va-t-elle être tenue au-delà de la limite habituelle ? Mais un cran d'arrêt bloque l'élan naissant. Aura-t-on la force de dépasser ce cran à l'arête coupante ?

Dans ce court suspens, c'est peut-être un destin qui est en jeu. L'écriture ne vient-elle pas au résistant ? À l'écrivain que l'écriture emporte au-delà de l'arête d'autocensure. Autocensure comme résultante d'une lutte entre forces collectives et forces individuelles : hiérarchie sociale agissant en pointillé d'une pratique *versus* force de persévérance pour son geste. Les questions liées à la confiance deviennent : comment se détacher des codifications enseignées et incorporées ? Comment se détacher du modèle sujet-verbe-objet ? Comment se détacher des phrases écrites avec en vue une chute pittoresque ? Bref, comment s'affranchir sans pour autant faire *comme si*, c'est-à-dire sans expédier dans un coin de l'atelier le modèle et ses codifications ?

## LE JEU

### *Première signification*

Dites « écriture » et les gens sont inhibés. Voilà bien un lieu commun que la pratique dément. Dès la première séance, l'écriture devient jeu. L'animatrice propose des jeux et ceux-ci sont variés. Tour à tour des consignes à respecter et des invitations à ouvrir les écluses de l'imagination. Ce n'est pas tout. Il y a jeu et plaisir. Le jeu est inséparable des plaisirs qu'il fait naître. Qu'il est agréable de lire ses phrases rédigées dans la fièvre ou la concentration. Et si, manque de temps suffisant, l'animatrice dit : « pas de lecture », courte frustration... Comment, pas de lecture ! Quel plaisir également de recevoir en début de séance le dossier de la semaine précédente. Qu'il est gratifiant

de découvrir ou de redécouvrir, dactylographiés, ses textes et ceux de chaque membre du groupe. Plaisir individuel de voir une dactylographie nette et étonnement collectif de voir une telle production rassemblée.

Chaque séance est bien remplie : écriture, lecture, écriture, lecture... Nombreux jeux formels : mots, phrases, séquences : descriptions, histoires... À quoi tendent ces jeux, ces exercices ? Ils seraient bien à dessein de confiance en soi. Précisément, à dessein d'ébauches de rapports à soi renouvelés. Le jeu de l'écriture est là pour faire vaciller tout ce qui est instance dure, rigide de la personnalité. Appelons cette instance « caractère ». Notre personne est faite de couches dures, de sédiments intransigeants. Constances dans les attitudes, réactions stéréotypées, réflexes de pensées... Les jeux formels sont là pour entamer l'écorce, ébranler la statue, assouplir ce qui s'est rigidifié au cours du temps.

Dans l'aide sociale, les jeux d'écriture auraient donc pour finalité l'expérimentation d'un rapport à soi dégagé d'un mode d'être destructeur, nihiliste, fait d'avis définitifs et de sentences sans concession. Comment cette finalité « sociale » s'expose-t-elle lors des séances ? Au-delà des intentions de surface, présentées aux bailleurs de fonds et exprimées en termes d'acquisition ou, plutôt, de regain de confiance en soi, ce qui renforce l'aide sociale dans les espoirs qu'elle place dans une activité, c'est l'affleurement du vivant malsain. Que des blessures refassent surface lors des séances et que l'animation et

le groupe aident à les vivre autrement : voilà ce qui est visé. On en a un bel exemple lors d'une séance. À la consigne « qu'est-ce qu'écrire ? », succède la consigne « l'angoisse, c'est... ». Peut-être sont-ce de telles associations qui sont recherchées par les animateurs d'écriture de l'aide sociale ? Ces successions créatrices d'intensité sont de celles qui font dire qu'il y a « progrès » pour tel ou tel participant. En filigrane du jeu, il y a une ambition cathartique : ambition réformatrice, voire thérapeutique qui ne demande qu'à être mise à l'épreuve : ambition d'un déclic susceptible de faire sortir le bénéficiaire de ses blocages, de ses crispations ou de sa léthargie.

Ne cantonnons cependant pas l'ambition de l'atelier dans cette seule dimension extrême, la cathartique. À l'origine de l'activité, il n'y a pas que l'hypothèse des virtualités individuelles reléguées que l'activité créative aurait le pouvoir de revivifier. Il n'y a pas que le regain de confiance en soi compris ici en termes d'entailles portées dans le caractère individuel au long des jeux formels. L'ambition de l'atelier concerne aussi le groupe dans son ensemble. N'oublions pas les objectifs de l'aide sociale : la réinsertion ou encore la socialisation. Non plus se voir et se vivre comme un retransché, mais bien comme un parmi les autres. Vivre, circuler au sein des mondes de la cité et y agir à sa manière — manière qui ne vous met pas à l'écart.

Revenons à notre groupe. Du point de vue de la réinsertion, c'est gagné. Les objectifs fixés à l'atelier « Parlécriture »

sont pleinement atteints. Les participants-écrivains sont attentifs les uns envers les autres. Ils ont des attentions les uns pour les autres. Ils se soucient les uns des autres. Ils sont intéressés par les textes que chacun écrit. Il y a des blagues, des cigarettes fumées ensemble, du café bu ensemble, de la civilité (celle ou celui qui sera absent avertit la responsable). D'un mot, ils forment un groupe. Groupe soudé, solidaire. Frontières délimitées. Milieu circonscrit. Confort autarcique. Groupe comme réponse collective à une inclination individuelle fatale, celle que l'on nomme isolement. L'activité proposée réussit donc à contrebattre des scénarios de la vie des « bénéficiaires » : ennui, accablement, esseulement. C'est aussi un groupe qui ne demande rien de plus que ce qui lui est offert. Groupe en paix avec lui-même qui met en activité une pompe refoulante dès que de l'inédit est en passe de se manifester. L'hostilité de l'un envers un animateur sera acceptée. L'hostilité exhibée est en effet celle d'un membre du groupe, leader potentiel par surcroît. On pourrait dire : groupe qui a du caractère. La métaphore corporelle s'impose. Si un du groupe fait défection, c'est, comme dira une participante, *un bras du groupe qui est arraché*.

C'est gagné du point de vue réinsertion. Précisons tout de même : réinsertion interne, expérimentée entre les quatre murs de l'atelier. Et du point de vue de la réinsertion externe, la vraie ? Celle qui vaut une fois traversées les frontières de l'atelier. Et du point de vue de l'assouplissement du caractère individuel ?

### *Deuxième signification*

La première signification de la notion de jeu caractérisée ci-dessus à propos de l'écriture en groupe est la traditionnelle. Ce n'est pas la seule. Une seconde signification mérite d'être exposée et travaillée en séance d'écriture.

L'écriture est jeu. Entendons cette fois le jeu au sens de l'artisanat du bois. C'est le jeu d'un tiroir dans un meuble. Le jeu rendu possible dans un espace bien délimité, agencé de façon à favoriser un mouvement aisé entre les pièces qui le composent. Le tiroir fait partie du meuble. C'est sans difficulté qu'il est ouvert et fermé.

Il en va de même avec l'écriture. Dès l'instant où l'écriture vient à l'écrivain, la contrainte du modèle s'impose à lui — qu'il le veuille ou non. Mais chaque écrivain, grâce au groupe et à la qualité de la pédagogie, est en mesure de trouver son écriture. Au-delà de la contrainte, il peut la façonner, se l'offrir. Consentir à la contrainte pour mieux lui échapper. Habileté de l'animatrice. Ne pas congédier la contrainte. Désagréger ses connotations morales, sûrement, mais ne pas ignorer ses préceptes. Ne pas s'illusionner sur la mise dans le coin de la contrainte. Ne pas céder aux illusoires *je me fous de l'orthographe. Ce qui compte, c'est de s'exprimer*.

Dans l'atelier, lors des premières séances, le rapport à l'orthographe est tout entier placé sous un registre moral. On dit des fautes d'orthographe, précisément les « fautes ». Compulsion au jugement tran-

ché. Avec, comme en pointillé, le verdict suivant : quelqu'un qui fait des fautes ne peut pas écrire... C'est l'évidence, non ? Ce rapport à l'orthographe n'étonne pas. Il va de soi. Inversement, l'orthographe comme signal déclencheur d'autodéniement n'est pas toujours de mise. L'orthographe comme couperet de l'élan dans l'écriture n'entrave pas toute vivacité. Il ne faut pas oublier que les jeux d'écriture, les exercices, les consignes succèdent les uns aux autres et sont vécus dans la chaleur du groupe. L'orthographe n'agit plus comme frein sur les écrivains. Les mots, les phrases et les séquences narratives s'additionnent. Chacun écrit, lit et écoute la production du voisin. L'orthographe n'est plus un embarras. Le poignet n'hésite plus. L'inhibition est levée. À quoi voulons-nous en arriver ? L'écriture, c'est une piste à tracer et à suivre. Piste à tracer au milieu. Toujours à l'intervalle. Par exemple, à l'intervalle des contraintes grammaticales du modèle et des fausses virtualités créatrices portées notamment par les grands mots (liberté, imagination...). Dans leur *Kafka*, Gilles Deleuze et Félix Guattari l'ont bien dit : « Le problème n'est pas celui de la liberté, mais celui d'une issue. »

Avec l'écriture, c'est alors bien un rapport à soi rénové qui peut se construire — rapport à soi rénové parce que tout à la fois acceptant et affranchi. Tout à la fois, ne pas « être écrit » par une écriture qui fait écho aux bons exemples d'antan. *Le bonheur est un dieu qui marche les mains vides...* (cité par Annie Ernaux dans *La place*). Et, dans le même temps, ne pas s'autoriser n'importe quoi et l'écrire n'im-

porte comment ; ne pas écrire selon un mécanisme appris où des combinaisons mécaniques entre des mots sont répétées à satiété. Lors d'une séance, un participant a appliqué la consigne à sa façon. Tous nous avons été déconcertés. Intuitivement, nous avons saisi que s'approprier la consigne sans la dénier était gage d'une séquence écrite singulière.

## LE RECOURS AU RÉCIT HISTORIQUE

La pratique d'écriture menée lors des séances montre qu'il y a un jeu possible entre ce que j'écris et le modèle d'ordre qui transparait dès qu'il y a écriture. Ce double jeu, — jeux formels, fertiles en solidarité collective, d'une part, et, d'autre part, jeu à l'intervalle, ligne individuelle tracée au milieu —, est précisément ce que l'aide sociale veut faire vivre aux « bénéficiaires ». Comme on disait ci-dessus, elle veut conduire chacun à se considérer comme un parmi d'autres ; un vivant au milieu des autres et non plus un retranché, confiné, à la marge.

Quoi qu'il en soit de cet objectif, une intimité s'est créée entre les écrivains. Elle ne repose pas sur des confidences échangées ou sur une *liste d'adresses qui aurait circulé*. L'intimité construite est le résultat des gestes d'écriture hebdomadaires. Cette intimité construite et revendiquée par les écrivains n'est pas sans conséquences. *Ce qui s'est passé ne peut pas être décortiqué, c'est sacré*. Commandement confirmant la volonté d'isolement du groupe.

Or, deux séances d'histoire ont fait suite aux séances d'écriture. Ce programme avait été élaboré et décidé entre organisa-



teurs et animateurs. En effet, on l'a dit à plusieurs reprises, avec l'atelier « Parlécriture », il n'est pas question seulement d'écriture. L'écriture est vue, moins comme apprentissage, que moyen, technique en vue d'objectifs propres à l'aide sociale. Le défi pour les organisateurs est double. Double et inséparable d'une perspective gigogne. Un objectif est subordonné à un autre. Le défi est de marquer l'évènement qu'est l'organisation d'un atelier d'écriture dans l'aide sociale. Écriture et aide sociale. Écriture pour l'aide sociale.

Comment faire pour que chacun, au-delà du groupe, se pénètre de la conviction que l'écriture est un acte tout sauf banal? On veut dire: de réinsertion individuelle dans les mondes de la cité. L'histoire est-elle un « outil » qui donnera à voir la portée évènementielle de cet atelier reconnu par les instances de l'aide sociale et de la santé?

N'allons cependant pas trop vite. Revenons-en au côté chronique du texte. Au fil des semaines, l'atelier d'écriture a pris sa vitesse de croisière. Le groupe des participants s'est fortifié. Le programme des deux séances d'histoire a perdu du terrain. L'agencement des ateliers convenus entre organisateurs et animateurs a perdu sa consistance.

L'articulation écriture-histoire n'allait plus de soi. Un débat a eu lieu. On présentait sa venue. *Mettre les choses à plat*. Le débat s'est concentré sur la position d'un écrivain. Qui est ce sociologue qui écrit et lit et aussi parle de publication, de matinée où chacun dirait son rapport à l'écri-

ture? Écrivant au même titre que les autres participants ou animateur? Étranger venu s'encanailler auprès d'écrivains purs? En tout cas, menace pour l'autarcie d'un groupe dont les membres s'absorbent sans réserve dans les jeux d'écriture. Menace pour ce groupe satisfaisant et suffisant qui voit dans la diffusion publique une récupération sans scrupule. Récupération: le mot fait mouche. Il met le doute dans la tête de tous. Parler de publication et d'exposés, c'est briser le tabou de la confidentialité. Les séances d'histoire, c'est une première porte qui s'ouvre. Porte par laquelle va s'échapper la confidentialité. Désacralisation... Une force de suspicion se forme. Les reproches et critiques jaillissent comme des projectiles.

Une fois soudé, qu'il devient ardu pour le groupe d'enchaîner sur autre chose. L'introduction de l'histoire, c'est le saut dans l'inconnu. Il devient de plus en plus périlleux. Dès la première séance d'écriture, l'historienne et le sociologue avaient la conviction que l'insertion historique serait délicate. Le débat a confirmé l'intuition. Non seulement l'histoire est à la marge de l'atelier d'écriture, mais encore l'exploration de cette marge est entravée. Car si les choses ont été mises à plat, rien, bien sûr, n'a été résolu.

Les séances d'histoire ont eu lieu. La décision de départ a été maintenue. C'est à elle que l'on s'en tiendra.

Pour circonscrire l'enjeu de ces séances, revenons un court instant sur le déroulement des séances d'écriture. L'écrivain est entouré par les autres du groupe. L'écrivain lit sa production et prête atten-

tion à celle des autres. Importance du groupe. Il n'en reste pas moins que l'écriture enroule l'écrivain autour de lui-même. À intervalles réguliers, le geste d'écriture recroqueville l'écrivain sur lui-même. Aucun bruit. Concentration. Chaque séance d'écriture délimite les frontières d'un double milieu : collectif et individuel. Les séances d'histoire feront-elles exploser les frontières du milieu collectif, protecteur du geste individuel ? Car c'est bien de délimitation de nouvelles frontières dont il s'agit. Si l'écriture se livre au rythme d'un geste individuel, il n'en reste pas moins que c'est la force du groupe qui le soutient. Impasse pour une réinsertion qui se revendique ouverte sur la cité mais qui s'éprouve limitée à un espace. Différemment, si la dimension collective de l'histoire (au sens de l'*history* et non de la *story*) ne fait pas de doute, il n'en reste pas moins que la mise en perspective historique en appelle à la liberté individuelle.

En effet, le récit historique, qui se construit à propos de l'écriture, ouvre sur un temps séculaire. D'autant plus que c'est bien une histoire de l'écriture qui est construite et non seulement une histoire du « modèle » — histoire du modèle qui tendrait à rendre raison de réflexes du genre *ce n'est pas la peine, j'écris pas bien*. Le geste d'écriture encouragé lors des séances se coule donc dans une histoire des civilisations. Civilisations dont le développement supposait l'invention de l'écriture. Cette mise en perspective de l'atelier d'écriture est vertigineuse. Elle permet l'ébauche de nombreuses classifications : fonctions de l'écriture, usages,

diffusion progressive auprès de populations de plus en plus nombreuses...

Chez les participants, la mise en perspective et la pédagogie classificatoire s'accompagnent de réminiscences, d'associations et d'anecdotes. Ce n'est en rien étonnant. On pourrait dire, c'est banal. Toutes les animations suscitent ce genre de réactions. Mais, on n'en reste pas à ce plan superficiel.

Parce que le récit historique stimule des questions premières concernant le *pourquoi*, le *comment*, le *quand*, c'est un voyage vers les origines qui est engagé. L'histoire met en lumière les processus à l'œuvre dans le déroulement du temps et l'évolution de la société. En l'occurrence, des repères sont construits avec les participants, ceux marquant les étapes d'invention et de diffusion de l'écriture. Repères historiques suggérant par contraste l'enjeu pour chacun d'un atelier d'écriture organisé dans le cadre de l'aide sociale. Ce voyage qui remonte aux origines ainsi que le cheminement qui conduit de la société d'autrefois à la société d'aujourd'hui peuvent restituer une certaine forme de liberté, un certain jeu : celui de mesurer la marge de manœuvre qui m'est laissée compte tenu des normes et des valeurs produites dans la société actuelle.

Arrêtons-nous sur cette voie du récit historique. Ces avantages seraient de deux ordres. Non seulement écart par rapport à une compréhension psychologique des ateliers parrainés par l'aide sociale, mais aussi accès à une évaluation réfractaire aux nombres.

## ÉCART

L'écriture ne se réduit pas à une seule acception, psychologique. Acception en vogue et réduisant l'écriture à une mise en mots, en syntaxe et en intrigue, de vécus ou d'émotions. On l'a vu, l'écriture c'est aussi un jeu à l'intervalle, une ligne individuelle tracée au milieu, un style de vie en façonnement. Cette acception idéale, le récit historique l'étaie. Montrons-le en distinguant le récit de vie du récit historique.

Le récit de vie, c'est une technique abondamment employée, par exemple en sociologie clinique ou en psychologie biographique. Cette technique cherche à circonscrire des conjonctures socioaffectives, c'est-à-dire des situations de vie caractérisées par un enchevêtrement serré d'évènements biographiques et d'affectivité. Recourir au récit de vie, c'est donc essayer d'accéder à des résonances affectives, à des sentiments ou à des malaises tels la honte, la culpabilité, la tricherie. L'espoir placé dans le récit historique est aux antipodes. Celui-ci vise à rendre intelligibles des processus historiques (et non pas à prendre conscience de la résonance affective d'un évènement biographique). Le récit de vie est du côté de la mise au jour d'affects, formés en réaction à un évènement. Le récit historique est du côté des processus (et non des émotions). Le problème est de construire les multiples significations d'un évènement afin d'y mettre en œuvre la sienne — l'« issue » de Deleuze et Guattari.

## ACCÈS

L'avantage de l'introduction du récit historique ne concernerait pas seulement ceux-là même à qui l'activité est adressée. Le récit historique permettrait aussi de réfléchir sur l'évaluation d'ateliers dont la finalité est la réinsertion sociale, profitable à chacun.

À l'instar d'autres ateliers de réinsertion, c'est-à-dire d'ateliers où les animateurs tendent à valoriser des attitudes favorisant les contacts, les échanges et les partages, l'atelier « Parlécriture » est difficilement accessible à une évaluation objective. Comment alors ne pas cantonner l'évaluation aux seules « opinions » des animateurs ou/et des participants? L'introduction de la mise en relief historique permet, en accord avec les participants, de proposer une évaluation à mi-chemin du commentaire et des données objectivables. D'une part, l'histoire permet de proposer une évaluation qui va au-delà du commentaire de satisfaction ou d'insatisfaction et des remarques classiques en termes de progrès réalisés par les participants et formulés, en l'absence (ou non) de ceux-ci, par les animateurs. D'autre part, l'histoire permet également une évaluation qui vaut en l'absence de données objectivables qui ne seraient pas purement factuelles (nombre de participants, ponctualité et régularité dans la participation).

Faire l'histoire des étapes de l'invention de l'écriture et de ses usages depuis l'Antiquité permet de donner toute son importance à un geste individuel, tout à la fois commun et élitaire. À des degrés

de connaissances certes différents, chacun est susceptible de décliner des arguments objectifs à l'appui d'une conviction: l'écriture n'est pas pur jeu formel, ce n'est pas une bagatelle. Une nécessité est là: garder le cap du jeu. C'est-à-dire: penser et pratiquer l'écriture comme acquisition d'une position individuelle nouvelle dans les rapports de distinction sociale. Ne pas s'en tenir à un simple divertissement collectif. Ne pas voir l'écriture juste comme une occupation. L'écriture, c'est l'acquisition possible d'un style transposable en ligne de vie individuelle. ■

Cet article est le second volet d'une réflexion sur les bénéfices de la pédagogie historique pour les démarches de socialisation encouragées par l'aide sociale. *La Revue nouvelle* a publié le premier volet dans son numéro 2 de février 2002.